

Bouquet, Olivier. 2019. *Quand les Ottomans firent le point: Histoire graphique, technique et linguistique de la ponctuation turque ottomane*. Miroir de l'Orient musulman 8. Turnhout, Belgique: Brepols. 490 pages. ISBN: 9782503581736.

Reviewed by **Edith Ambros**
University of Vienna
edith.ambros@univie.ac.at

Quiconque voudra se faire une idée scientifique et exhaustive de l'évolution de la ponctuation ottomane ne trouvera rien de mieux (à vrai dire rien d'autre) que cet ouvrage remarquable d'Olivier Bouquet. C'est une étude très dense et extrêmement riche en exemples, qui fascine par son argumentation et charme par son style alerte ponctué de touches d'humour. L'auteur de cette étude de presque 370 pages sur la ponctuation (complétée de quelque 120 pages de sources, bibliographie, glossaire et index) s'autorise l'ironie (p. 23): «La ponctuation: dans le genre *subaltern studies*, difficile de trouver mieux». Il est vrai que la ponctuation turque ottomane n'a pas fait l'objet de recherches approfondies jusqu'à présent. On s'étonne d'ailleurs de ce manque, vu l'importance, l'étendue et la profondeur du sujet. Aussi, au fur et à mesure de la lecture de ce livre, on réalise mieux la lacune importante qu'il comble.

Bouquet commence son essai en présentant trois doxas :

1^{re} doxa : La ponctuation n'existe pas en turc ottoman, ou comme l'exprime Bouquet (p. 28): «Le consensus est total: les Ottomans ne pratiquaient pas la ponctuation. Circulez: il n'y a rien à lire».

2^e doxa : La ponctuation ottomane apparaît tard (au XIX^e siècle), étant un produit politique (découlant de la modernisation des *Tanzimat*, 1839–1878) et technologique (lié au développement de l'imprimerie dans les années 1880).

3^e doxa : La ponctuation est d'inspiration étrangère et son usage se développe à partir de l'adoption en 1928 de l'alphabet latin pour écrire le turc ottoman.

Le plan de travail de Bouquet se résume comme suit (p. 53):

Je résume: une histoire du temps présent de la ponctuation (chapitre 1); une exposition graphique de réalités historiques observables sur le temps long (chapitre 2); une approche technique des signes de ponctuation entre leur apparition et leur généralisation (chapitre 3); une histoire de la langue turque de la fin de l'époque ottomane à nos jours (chapitre 4).

Bouquet développe la description de la ponctuation ottomane et turque républicaine minutieusement, afin d'en couvrir tous les aspects. Il capte l'attention par de nombreuses remarques qui suscitent la réflexion. Par exemple (p. 78): «On dira qu'elle [la ponctuation] est indifférenciée (les signes pourraient très bien être échangés) ou anarchique (un signe voire plusieurs, voire la majorité d'entre eux ne répond(ent) à aucune

fonction particulière)». Il précise que le choix personnel est un facteur déterminant, et que le plaisir du choix est partagé par les lettres et les sciences. Il note (pp. 95–96) qu'en littérature, il y a des écrivains et critiques littéraires

pour qui la ponctuation ne compte pas ; ceux qui appliquent une norme qu'ils pensent ou veulent commune et dont ils défendent le principe d'utilité pour eux comme pour d'autres ; ceux qui se donnent une règle qui leur est propre et qu'ils entendent suivre ; ceux qui prônent le désordre créatif ou l'anomie libertaire.

Le phénomène de la ponctuation ottomane est marqué par un manque de règles (ou de règles rigides) pendant sa genèse et son évolution diachronique, qu'il s'agisse de manuscrits ou de textes imprimés. Pour illustrer (p. 228) : «Faire suivre une abréviation d'un point ou non ? Comme on voudra».

Bouquet n'omet pas de mentionner (p. 249) qu'«une partie de la population ottomane employait des langues qui incluaient des points. Le fait est bien connu pour ce qui est des idiomes pratiqués par les 'minorités'. Il est moins évoqué quand il s'agit des langues turques». Dans la comparaison qui suit sont traités le grec, le syriaque, l'arménien et les langues hébraïques du premier groupe, ainsi que le karamanli et l'arméno-turc du deuxième groupe.

L'ouvrage se distingue par une densité d'information et des descriptions très expressives. Par exemple, la description presque poétique des points de suspension (...) (p. 100) : «Marqueurs, en creux, d'intensité, les points de suspension délimitent les espaces interstitiels du souvenir». D'autre part, Bouquet fait preuve d'une consciencieuse exactitude dans les très nombreuses citations et traductions, l'erreur à la page 90 étant exceptionnelle. En même temps, il nous donne une version commentée de sa vaste connaissance du terrain. Il écrit, par exemple (p. 244) : «À la différence de J. Strauss, je ne dirais pas que *'Mâlumat* [sic] ou *Servet-i Fünun* [...] étaient, à l'exception des caractères arabes employés, peu différents de leurs homologues occidentaux» et donne ensuite les raisons de son désaccord. Autre part, son érudition lui permet de s'exprimer avec esprit. Par exemple (pp. 263–264) : Après avoir mentionné les étoiles à huit branches dans les célèbres bibles arméniennes d'Amsterdam du XVII^e siècle, qui déterminèrent les standards typographiques jusqu'aux années 1840, Bouquet cite John A. Lane : «*Amsterdam : spreading the word*» et s'empresse d'y ajouter la ponctuation : «*'Amsterdam : spreading the word'* écrit Lane, ajoutons *'the sign too'*».

Après 368 pages de texte, le lecteur peut profiter d'une très longue liste des sources et œuvres consultées (pp. 369–447), d'un glossaire (pp. 449–463), d'index des thèmes et notions, des noms de personnes, des noms de lieux (pp. 465–484), ainsi que de la table des 98 figures illustrant le texte. Enfin, les notes (1917 au total) ne sont pas limitées à des données bibliographiques, mais contiennent aussi des informations «secondaires» importantes.

Le premier volume de l'histoire de la poésie ottomane de E.J.W. Gibb, source primordiale publiée en 1900, peut aujourd'hui donner une idée périmée de certains détails de la littérature ottomane. Bouquet se réfère à Gibb au sujet de l'enjambement que ce dernier dit ne pas avoir existé dans les *mesnevis* (p. 308 ; Gibb, I, p. 76). En réalité, les Ottomans pratiquèrent l'enjambement dès les débuts de la littérature de

cour au XIV^e siècle. Ils ne le firent pas souvent, mais la forme où il se rencontre le plus fréquemment est le *mesnevi*. Cela va sans dire que cette technique poétique ne s'appelait pas «enjambement»; on appelait un vers qui se termine dans un vers suivant (pas nécessairement le premier vers suivant, mais un des suivants) *merhûn beyt* («vers mis en gage»).

Bouquet a réussi à transformer un sujet d'apparence peu fascinante en un champ de recherche aussi nécessaire que captivant pour les historiens, les philologues, les linguistes et les traductologues. Pour traiter ce sujet ardu, il a appliqué une méthode très réfléchie qui mène à maintes hypothèses, dont certaines provoqueront des recherches supplémentaires, par exemple (p. 299):

En l'absence d'indications précises à ce sujet, je serais tenté d'associer la pratique du script *siyakat* 'pur' à un espace a-diacritique que des scribes consentiraient, d'abord de temps à autre, puis de plus en plus, à ponctuer «afin de clarifier une lecture ambiguë». L'insertion de la ponctuation viendrait au renfort de la thèse du déclin calligraphique. À condition toutefois de ne pas écarter l'hypothèse d'une ré-invention ottomane aux aptitudes renouvelées.

De grande importance pour les études de traductologie contemporaine sont ses remarques sur la modification des signes de ponctuation quand il s'agit de traductions. C'est une exposition qui devrait être développée avec soin et faire l'objet de discussions concernant soit la théorie, soit la pratique de «traduire» une langue en une autre, ainsi qu'un «système», si faible soit-il, de ponctuation en un autre. Bouquet décrit une symbiose presque ratée entre texte et ponctuation quand il remarque (p. 351): «La ponctuation est intercalée, substituée. C'est son lot commun: elle n'a pas à être traduite. Le texte si». Et il tape dans le mille quand il écrit (p. 360): «La ponctuation prend sens par le texte qu'elle organise et plus encore qui l'organise. Elle fait texte et, si je puis dire, 'prend langue'».

L'ouvrage de Bouquet fascine autant par la chaîne strictement logique de ses propos que par le souci d'inclure toute information nécessaire à l'intégralité d'une argumentation sur la ponctuation ottomane et turque républicaine. Son travail le mène finalement à conclure qu'une ponctuation ottomane existait et que les Ottomans créèrent leurs propres signes, ayant «une manière bien à eux de faire le point» (p. 364). Il a ainsi montré de manière convaincante en quoi les trois doxas choisies comme entrée en matière seraient invalidées. En théorie comme en pratique, son ouvrage prouve qu'une histoire de points est une histoire de la langue ainsi que de l'écrit, manuscrit et imprimé, et même, comme il le rappelle en se référant à Barthes (p. 314): «La ponctuation restitue le 'bruissement de la langue' et du monde aussi.»